

Depuis son plus jeune âge, Baptiste rêvait de construire son propre bateau pour partir à la découverte d'îles lointaines. Et cela, avant même d'avoir vu la mer de ses propres yeux.

De son village varois, la côte se trouvait à une journée de marche. Autour, il n'y avait que champs de vigne, oliviers et vergers. Entre la mer et lui, se dressaient de hautes collines couvertes de forêts denses. La mer, il l'avait d'abord rencontrée dans les livres, à travers des récits d'îles merveilleuses perdues au milieu d'immenses étendues bleues.

Baptiste n'avait que trois ans lorsque son père partit. Il ne garda de ce départ qu'un souvenir confus : des sourires, des embrassades, des pleurs. Trop petit pour comprendre, trop pur pour mesurer la cruauté du monde. C'était en 1914. Son père avait vingt-deux ans. En apprenant, à sept ans, qu'il ne le reverrait jamais, Baptiste se heurta violemment à la réalité. Mais le chagrin de sa mère fut pour lui une épreuve plus lourde encore que sa propre peine. *Le monde des adultes est mauvais*, pensa-t-il. *Pourquoi ont-ils inventé la guerre ?*

L'enfant, qui découvrait alors le pouvoir merveilleux de la lecture, se réfugia dans les livres prêtés par son institutrice. Il y trouva ces îles sauvages et ces terres lointaines à l'abri des guerres, des bouts de paradis préservés de la bêtise destructrice qui avait tué son papa.

À dix ans, il alla voir Tonio, le menuisier du village. Tonio était un brave homme, un petit Piémontais taiseux qui mettait toute son âme dans chaque objet qu'il confectionnait. Ancien syndicaliste, il avait fui seul son pays à l'arrivée de Mussolini, pour échapper aux Chemises Noires.

Il aurait pu dire à l'enfant :

— Pourquoi construire un navire si loin de la mer ? Pour aller où ? Tu n'es pas bien ici, avec ta maman ?

Mais non. Tonio était un homme de cœur, de ceux qui ne remettent pas en question les rêves des enfants, mais les encouragent et les accompagnent.

— Ton idée est formidable ! lui dit-il. Passe me voir le soir après l'école, quand tu as le temps. Nous allons fabriquer le bateau de tes rêves !

En quelques séances, les deux complices élaborèrent le plan du voilier et se mirent doucement à l'ouvrage, une ou deux fois par semaine, dans l'odeur envoûtante du bois fraîchement coupé.

À quatorze ans, Baptiste quitta l'école pour travailler dans les vignes familiales aux côtés de sa mère. Il était fier de marcher sur les traces de son père. Régulièrement, il passait à l'atelier de Tonio. Ensemble, ils construisaient, pièce par pièce, le navire de Baptiste : un travail minutieux, de longue haleine.

Durant l'hiver 1930, la santé de Tonio déclina. En quelques mois, le vieil homme fut emporté par une méchante fièvre. Baptiste veilla sur lui jusqu'à son dernier souffle. Alors, le bateau resta en l'état, figé dans l'atelier, comme un rêve suspendu. Comment continuer sans Tonio ?

À l'automne 1939, Baptiste fut mobilisé. La paix n'avait duré que vingt ans. Il fit quelques mois de combats dans les forts alpins. En 1943, avec quelques compagnons, il prit le chemin du maquis jusqu'au débarquement des Alliés. Il avait alors trente-trois ans.

Le jeune homme reprit son travail, mais plus rien ne serait comme avant. De longs mois, il pleura sa mère, qui n'avait pas survécu à son absence. Le monde lui parut plus sombre encore. Il aspirait à la tranquillité, à l'oubli.

Pourtant, il trouva l'élan vital pour se projeter dans l'avenir, assurer sa descendance, mettre au monde des enfants qui contribueraient, espérait-il, à rendre le monde meilleur. Et il y avait Jacqueline, qui lui tournait autour depuis des années... et à laquelle il était loin d'être insensible. Douce comme un bon pain, cette frêle brUNETTE travaillait à la boulangerie de ses parents. Jacqueline et Baptiste se marièrent au printemps 1946. Ils s'installèrent dans la maison familiale du vigneron.

Pendant toutes ces années, dans l'atelier abandonné de Tonio, le bateau dormait. Lorsque Baptiste passait devant, il hésitait à entrer : trop de souvenirs, d'espoirs, de rêves abandonnés. Un jour Jacqueline insista pour passer voir le voilier :

— C'est donc ça, ce rêve d'enfant ? demanda-t-elle.

— Oui. C'est bien ça. C'est mon bateau.

— Il faut que tu t'y remettes, que tu le finisses. Il sera magnifique.

Ces quelques mots furent l'étincelle qui ralluma le feu dans l'esprit de Baptiste. Quelque part, le rêve était toujours là, intact, enfoui sous les années, les épreuves et le quotidien du labeur. Ce cœur palpitait encore.

Une nuit de pleine lune, n'arrivant pas à dormir, Baptiste se rendit à l'atelier. Il dépoussiéra les plans, souleva la bâche, caressa le bois, retrouva les odeurs familières... Et il se remit à l'ouvrage, passionnément.

Les années passèrent. En 1949, de l'union de Jacqueline Daumas et de Baptiste Vérani naquit la petite Annie Jeanne Marcelle Vérani. Son père la berça de récits de voiles blanches et d'îles lointaines. Il l'amena à l'atelier, lui promettant qu'un jour, ils partiraient ensemble sur la mer, avec sa maman.

Mais les années s'écoulèrent vite. Le désir de naviguer s'estompa, remplacé par une étrange lassitude. Annie grandit, partit à la ville pour ses études, y trouva un poste de secrétaire dans une administration. Baptiste, lui, continuait de s'occuper de ses vignes et de son vin. Il lui arrivait d'aller au bord de mer livrer ses bouteilles aux hôtels-restaurants de la côte, pour les touristes. Il regardait les bateaux, persuadé que son heure viendrait.

À soixante-deux ans, il prit sa retraite. Le cœur fragile, il décida de se remettre à l'ouvrage pour en terminer avant qu'il ne soit trop tard. Il lui fallut des années pour achever l'œuvre de sa vie. Mais il arriva au bout.

Par une belle journée d'automne 1980, toute la famille prit la route de la mer pour la mise à l'eau du voilier, direction un petit port. En tête du cortège, le 4x4 de son ami Marcel tractait le bateau sur sa remorque, comme une parade royale. Derrière, suivaient Annie, son mari, leurs enfants, quelques amis.

Une fois à l'eau, on procéda au baptême du bateau *Le Piémontais*. Le petit groupe monta à bord. Baptiste hissa la grande voile, prêt à s'éloigner du rivage...

Mais rien. Pas un souffle d'air. Dans ce pays de mistral, pas une brise. Un comble.

— Oh Baptiste, tu nous as fait miroiter soixante ans ton bateau pour nous faire le coup de la panne ? lança Marcel.

Tout le monde se mit à rire.

D'abord agacé, Baptiste finit par se résigner. Le navire ne voguerait pas aujourd'hui. Alors, sur le voilier, on fit une petite fête, en l'honneur du *Piémontais*, mais surtout de Baptiste. Il pensa à son père, à sa mère, à Tonio, et à ses camarades morts quarante ans trop tôt. *Qu'importe si le*

*vent est capricieux aujourd'hui*, se dit-il. *J'ai fait ma part*. Ils abandonnèrent le voilier au port, à son nouvel emplacement, en se promettant de revenir très vite.

Le lendemain matin, Baptiste ne se réveilla pas. Le sommeil de la nuit ne l'avait pas relâché. Son âme était restée de l'autre côté, au pays des rêves, au large des mers mystérieuses. Des îles lointaines, des lagons immaculés, des plages de sable fin... Désertes, loin du tumulte du monde auquel il avait eu du mal à s'adapter, malgré tous ses efforts. Il l'avait pourtant follement aimée, cette vie, Baptiste. Et surtout, il avait su garder vivant, cahin-caha, son rêve d'enfant.

Quelques semaines plus tard, le petit groupe retourna au port avec l'urne du défunt. On chercha un marin pour conduire le bateau vers le large. Le vent, cette fois, était au rendez-vous. Annie libéra les cendres de son père, cet homme qui avait navigué en secret toute sa vie. Celui qui, sans jamais quitter la terre, avait su traverser les océans du rêve.

Le vent souffla tendrement, gaiement, chaudement, ce jour-là. Comme le souffle d'une personne aimée. Comme un rêve exaucé. Comme un remerciement.